

Ritournelle
et autres poèmes

par Hélène Péras

Ritournelle

J'ai tant d'amour à te donner
Que tu ne pourras le saisir
Dans tes deux mains qui se joindront

J'ai tant d'amour à te donner
Que tu devras le respirer
Parmi les fleurs de ton chemin

J'ai tant d'amour à te donner
Que tu verras son reflet bleu
Dans la lumière du soleil

J'ai tant d'amour à te donner
Que tu pourras le caresser
Sur le visage des enfants

J'ai tant d'amour à te donner
Qu'il te vêtira de douceur
Dans l'eau soyeuse des torrents

J'ai tant d'amour à te donner
Que tu ne sauras l'épuiser.

- 143 -

Nombre d'or

Coulez, larmes, mes pensées,
Diamants éclaboussés sur le sable,
Ruisselant tumulte silencieux,
Rayonnante tristesse.

La voix, vibrant un jour au creux des solitudes,
Résonnant aux sanglots des prières impuissantes,
Indiquait le chemin joyeux
Qui conduit à la mort.

Mes digues fragiles, tendrement édifiées,
Raison précieuse et douce,
Ma mesure timide, ordre inquiet,
Montez au long de mon amour,

Allez à la rencontre des temples
Où le soleil s'est endormi
Dans l'immobilité des tombeaux,
Dites-leur qu'il est temps.
L'embarcadère

Les jours sont des navires
Qui lèvent l'ancre
L'un après l'autre.

Assise au quai des Espérances,
Je les regarde appareiller,
Bagages faits,
Papiers en règle,

Attendant qu'à la passerelle
Apparaisse à la fin du temps
Le signe qui me convierait
A dire adieu aux années mortes
Pour m'en aller vers le soleil.

Rien ne me retient plus au port
J'ai bradé tout le superflu
Ceux qui débarquent et se hâtent
Dans la poussière et le tumulte
Vers les quotidiennes folies
Me bousculent à qui mieux mieux.

Etrangère à leur mouvement
Aveugle et sourde aux ironies
Je fais semblant de les comprendre
Et d'être là bien sagement
Depuis seulement quelques mois
Pour ne pas trop les étonner,
Immobile, avec mes valises.
Parfois j'ai peur que l'on m'oublie,
Je suis tentée de me lever
Quand il fait froid
Et quand j'ai faim
Et quand le vent
Devient hostile
De me lever et de rentrer
Dans la foule où je me perdrais.

Mais je n'ai plus rien pour y vivre
Et du voyage sans retour
Que j'ai si longtemps préparé
Je tiens le billet dans ma main.
Quand viendra le dernier bateau
Il me servira de viatique.

Voyageuse en mal de départ
Je resterai jusqu'à la fin
Assise au quai des Espérances.

Thalassa

De ce voyage imaginaire où tu fis semblant de me suivre
Que reste-t-il mon Bien-Aimé
Hormis l'éclat du regard animé
Par la brisure des saphirs sur le sable de cuivre ?

Du bateau blanc déchirant à jamais la ligne de partage
Des passés révolus et du profond futur ?
Un tremblement de nuage
Tout au fond du ciel pur.

De mes îles brûlées pleines de ta présence
Des colonnes qui priaient au-dessus de la mer
De nos corps déifiés dans la beauté de l'air
Et des collines de silence

- 146 -

Que reste-t-il après le retour sans départ ?
Les actes effrités dans le temps immobile
Les désirs retombés et les rêves épars
Comme des chevelures abandonnées au vent sur le pont
[du navire inutile.

L'anonyme

Il écrivait des vers naïfs
Et les chantait au coin des rues
Avec son vieux violon rétif
Qui grinçait dans la foule drue

Personne ne savait
Rien de ce personnage
Personne ne risquait
De deviner son âge

Il avait tout à tour
Un air d'enfant trop sage
Un air de troubadour
Un air d'oiseau en cage

Ses cheveux étaient longs
Sa mise était modeste
Il n'avait pas de nom
Et s'en passait, du reste.

Je l'avais rencontré
Au carrefour des routes
Par un jour gris et frais
Où tout n'était que doute

Nos yeux se sont croisés
Sa voix s'est fait entendre
Le destin fut brisé
Je n'ai pas pu attendre

J'ai suivi l'inconnu
Qui m'inspirait confiance
Par les chemins perdus
De sa douce indigence

Il ne me parlait pas
Fredonnant pour soi-même
Je regardais ses pas
Qui traçaient un poème

Je ne saurais vous dire
Où il s'en est allé
Personne n'a pu lire
Les mots qu'il m'a laissés.

Si les souffrances abolies
S'éloignaient en ramant sur la mer des Tempêtes
Si les remords anciens
Se fondaient de tendresse
Si les années perdues
Se révélaient fécondes
Si la peur de mourir
Devenait joie de vivre
Si la béance avide au plus profond de l'être
Craquait de plénitude
Si les murs de folie qui nous ont séparés
S'ébranlaient au fracas des clameurs suppliantes
Alors nous entrerions dans notre vérité
Chacun de nous conduisant l'autre
Jusqu'au seuil de lui-même.

Ces poèmes sont extraits du recueil *Résonances* qu'Hélène Péras fit paraître en 1978.



Guy Braun, *Poussière de lumière*. Aquatinte.